

# Avec ma copine préméditation

*Comment appelle-t-on une femme qui fait le travail de deux hommes ?*

*Une paresseuse.*

Une devinette éculée et facile, il faut bien l'avouer, mais de circonstances dans l'histoire qui va suivre.

Veillez me pardonner, je n'ai pas pu m'empêcher de la placer.

# I

## ÉTUDE DES BATRACIENS

Qui n'a pas un jour pensé : « je te tuerai » ou « je ne pleurerai pas le jour de ton enterrement »? La seconde version peut paraître moins cruelle au premier abord mais l'idée reste foncièrement la même. Une envie forte et subite d'effacer, de faire disparaître un individu mâle ou femelle qui personnifie à l'instant « T » l'être nuisible, celui de trop.

Remballez moi vos « Ohhh » outrés, prenez le temps de réfléchir et vous verrez que cette pensée vous a déjà traversé l'esprit. Peut-être est-elle juste passée sans avoir le temps de s'y installer mais elle y a tout de même fait un petit tour, zigzagant à travers les ramifications entortillées de vos neurones, à une vitesse plus ou moins réduite. Ce n'est certainement pas par hasard si les scientifiques ont nommé un des composants du neurone « la zone gachette ».

Action-réaction.

Cet odieux personnage, car il faut être forcément odieux pour déclencher ce type de pensée chez le commun des mortels, a pu être ou est encore un triste sire rencontré fortuitement sur une courte durée. Par exemple, le parfait fumiste au volant qui vous fait une queue de poisson agrémentée d'un doigt d'honneur et, à qui vous souhaitez en toute légitimité de manger le prochain pylône électrique.

La cible de la fatale malédiction peut être tout simplement un de ces nombreux cinglés de service mis en avant aux informations grâce à ses actes d'un pur sadisme. Celui pour lequel on regrette ouvertement l'abolition de la peine de mort. Ou il peut être régulièrement côtoyé, parfois quotidiennement croisé : c'est un voisin, un collègue, un membre de la famille, le fameux meilleur ami. Bien que cette dernière possibilité soit flippante à souhait, elle est aussi la plus fréquente.

Pas de culpabilité à avoir si vous avez déjà pensé à occire votre prochain. Cette réaction est on ne peut plus humaine et ce dès la naissance. Vous avez encore à redire ? Qui peut affirmer que le bébé qui vient de naître et qui se prend d'emblée une claque sur les fesses, ne développe pas d'instinct une envie de vengeance ? Et par la suite quand il macère dans son pipi-caca ou que son ventre gargouille et que ses parents indignes tardent à le soulager, qui vous dit que des envies parricides ne germent pas déjà dans son esprit en construction ? Vous pouvez bien ronchonner autant que voulez, tant que vous êtes dans l'incapacité de prouver le contraire, le narrateur a gain de cause.

Les raisons, plus ou moins valables, pour faire naître ces si terribles pensées ne manquent pas. Il suffit une fois encore d'appuyer un bouton et d'allumer une des boîtes à infos - que ce soit la télévision, la radio, l'ordinateur - ou de tendre l'oreille vers les inévitables commérages de quartiers, les sorties d'écoles, ou les pots de joyeux fêtards organisés au travail. Que ce soit ici ou là-bas, tout est déballé. Les coucheries en tout genre, les addictions, les comportements violents, les détournements financiers, qui ne sont parfois, il est vrai, que des rumeurs. Mais le principal n'est pas la vérité. Seule la motivation, réelle autant que fictive est importante. Ce n'est franchement pas la faute de celui ou celle qui pense à faire le ménage alentours. Les médisants sont tout autant responsables que le tueur en herbe, puisque ce sont eux qui ont semé la petite graine dans sa tête.

En parlant de ménage, il est temps d'entrer en matière et de vous présenter Marie, une authentique technicienne de surface.

A croire qu'elle est née avec un plumeau dans la raie des fesses tant elle pratique cet art avec brio. Une professionnelle. Attention s'il-vous-plait, ne faites pas d'amalgame erroné entre le niveau intellectuel de Marie et son travail de femme de ménage. Marie est tout sauf bête. Elle est curieuse, créative, douée de ses mains et aurait eu le choix parmi une belle panoplie de carrières valorisantes. Du moins, si elle n'avait pas eu la malchance de naître par le siège, et surtout, en dernière position ; la cinquième d'une famille « tuyau de poêle » bien de chez nous.

Pas d'études supérieures pour elle, c'est une évidence. Déjà, il avait fallu qu'elle se batte pour réussir à fréquenter l'école jusqu'au bac. Chose difficile étant affublée d'un piètre père qui gueulait inlassablement dans ses oreilles qu'elle n'était bonne qu'à bouffer leur maigre pactole, malgré la bourse conséquente dont elle bénéficiait, et par ailleurs dotée d'une mère au foyer qui s'écrasait mollement. Elle ne prenait jamais position pour défendre ses enfants. Maman était en état de béate admiration face aux propos et actes de son cher mari. Pourtant, cet homme semblait n'avoir rien d'exceptionnel ni à première vue, ni après examen plus approfondi. Aucune explication logique ne semblait donner sens à ce comportement de mère privée de personnalité mis à part, peut-être, une soumission sans borne de la femelle envers le grand mâle qui remontait à la nuit des temps. Et éventuellement, une légère déficience mentale du côté maternelle qui remontait tout juste à deux générations, grand-papa ayant imprudemment joué au docteur avec sa sœur. Comme chacun sait, la consanguinité peut engendrer la perte de quelques allèles au passage.

A vrai dire, les parents de Marie nageaient dans les difficultés financières. Ils n'avaient pas bien calculé l'écart entre la naissance de chaque enfant afin de tirer le maximum de bénéfice des allocations familiales et « l'argent braguette »,

ainsi bien nommé par les antillais, s'était amenuisé à mesure que les jeunes partaient de la maison en revendiquant les versements sur leur propre compte en banque sous forme d'A.P.L. Le père avait bien essayé, en désespoir de cause, de gruger l'état en omettant de déclarer l'envol d'une partie de sa progéniture.

Malheureusement, il appartenait à la catégorie des rares sous-doués qui se sont fait prendre la main dans le sac des prestations sociales.

Le père avait un emploi stable - mal défini dans l'esprit de sa fille - mais la famille ne voyait jamais la couleur de son salaire.

Marie, qui avait vu et revu à la télévision « La vie est un long fleuve tranquille », se prenait souvent à rêver qu'elle se nommait Marie Groseille et qu'on sonnerait un jour à la porte pour l'emmener vivre dans un château, loin de sa famille-par-erreur. Elle serait entourée de nouveaux parents, très chics, prenant le thé et parlant français couramment à la place de l'argot approximatif qui lui fut inculqué en tant que langue maternelle.

Elle savait toutefois qu'elle avait peu de chances de voir ce jour arriver. Ah, vivre le miracle d'être enfin désignée comme étant l'heureuse victime d'un échange volontaire de bébés par une infirmière - ou une secrétaire peu importe -, la maîtresse délaissée par un médecin chef de service et emplie d'une soif de vengeance! Ses chances étaient d'autant plus réduites qu'elle était née dans une maternité gérée par des bonnes sœurs. A moins qu'il y ait eu des parties de jambes en l'air avec le curé du coin... Non. En bonne catholique baptisée, assidue le mercredi au catéchisme et ayant fait sa communion solennelle, elle ne pouvait décemment se laisser aller à de telles pensées, elle ne pouvait se permettre d'espérer ni même de prier pour que son vœu se réalise. Un peu de décence voyons !

Marie est donc femme de ménage. Si elle avait obtenu un niveau bac plus trois, elle aurait eu la chance de pouvoir, grâce à ses chers diplômes, torcher les derrières des vieux dans un service de gériatrie ou à domicile. Mais avec seulement le bac, elle dut se résigner à torcher uniquement sols et meubles. La tâche est ingrate, les femmes le savent bien : toutes les mirettes - même les vieilles à binocles - repèrent à cent mètres quand le ménage n'est pas fait et toutes les bouches jasant mais personne ne remarque lorsqu'il a été effectué méticuleusement. Le sale saute aux yeux pendant que le propre passe inaperçu.

Malgré le peu de reconnaissance induit par ce travail, cette jeune femme qui paraît fragile est néanmoins une battante et une optimiste à toute épreuve. Tout en récurant, son esprit s'évade, vagabonde. Elle rêve à une vie meilleure, le cerveau débordant d'images de magazines people, d'émissions télé qui révèlent la star qui est en vous. Ainsi ses journées de travail passent vite.

Et puis, vint la rencontre avec le prince charmant. A cette époque, Marie travaillait déjà pour un organisme qui prenait en charge, moyennant finance évidemment, les personnes âgées friquées qui avaient besoin d'une aide ménagère à domicile.

Cela faisait déjà deux mois qu'elle se rendait à raison de trois fois par semaine chez madame Deneuve pour passer la serpillière, le plumeau, faire le repassage, astiquer les cuivres, l'argenterie, les petits carreaux à croisillons installés sur toutes les fenêtres de la grande et sombre maison. Cette dernière tâche était un vrai gros supplice qui faisait penser à Marie : « Si un jour, j'ai la chance d'avoir ma propre maison, il n'y aura pas de ces cochonneries de croisillons mais des grandes baies vitrées bien claires et faciles à nettoyer avec une large raclette. »

Il n'était pas fou de penser, sans être fantasque, que le manque flagrant de luminosité à l'intérieur de cette bâtisse résultait d'un phénomène étrange si on prenait en considération le nombre stupéfiant d'orifices qui contribuaient à déguiser en emmental ses murs extérieurs ocre jaune.

Un matin qu'elle était en plein ouvrage sous l'œil inquisiteur de la mère Deneuve, Marie attaqua bravement, suivant l'ordre de la patronne, la seconde chambre...et découvrit que le lit était occupé. Le fils de la madame Deneuve - qui ne se prénommaît pas Catherine mais Louise - avait eu une panne d'oreiller et émergeait lentement en râlant : « M'man, je t'ai déjà demandé dix mille fois de ne pas m'emmerder le matin... »

Marie fit des yeux tout ronds et resta bouche bée alors que le jeune homme faisait un bond dans le lit, vivement surpris de découvrir une jeune femme à la place de sa mégère de mère. Très vite il se reprit et le « vivement » fut remplacé dans son esprit confus et diffus par « agréablement » malgré la bouche en gobe-mouche de la demoiselle. Il passa une main dans ses cheveux en pétard et sortit son plus éclatant sourire à Marie en dépit de la gueule de bois et le joueur de tam-tam dans sa tête qui lui rappela immédiatement sa biture de la veille. Il avait abusé sur les mélanges et sur la quantité avec les copains sans penser que le lendemain était un jour ouvré.

Marie, toute mignonne avec son tablier de soubrette et son air naïf, le fit d'emblée fantasmer. Il l'imagina déjà dans le lit toute chaude contre lui, profitant de la jeunesse de la donzelle pour en abuser et lui montrer les galipettes qu'il avait en tête tout en lui chuchotant des petits mots bien salaces à l'oreille. Quand bien sûr les cabrioles auraient permis le rapprochement des deux organes bouche-oreille.

Sauf que sa mère était là, mains sur les hanches, matant la scène avec un froncement de sourcils peu engageant, que nous pourrions aller, sans exagérer, jusqu'à qualifier de réfrigérant. Henri, ainsi qu'une certaine partie de son anatomie perdirent d'ailleurs toute velléité en croisant le regard de la vieille. Si Dame Deneuve avait été sur le front durant la guerre, la France aurait fait des économies de bromure.

Marie très gênée de trouver un jeune homme au réveil, selon toute apparence nu dans ce lit, passa de suite au rouge pivoine.



- Mais qu'est-ce que tu fais encore là toi ? Tu devrais être à l'entrepôt à l'heure qu'il est. Tu as encore picolé hier soir !

Le fils n'eut pas le temps d'en placer une.

- Et ne commence pas à me baratiner Henri, je t'ai entendu rentrer et te cogner à quasiment tous les meubles de la maison avant de t'affaler dans ton lit.

C'est vrai qu'en y regardant bien, Marie percevait maintenant le désastre autour d'elle : un cendrier renversé, des fringues étalées au sol, dont des dessous masculins qui lui confirmèrent que le spécimen dans le lit était effectivement nu et cette pensée la fit à nouveau rougir jusqu'à la racine des cheveux. Un rouge plus soutenu venant couvrir la première couche pas encore estompée.

Henri voulu devant Marie « se la jouer cool » et répondit à sa mère tout en s'étirant et en affichant un air goguenard :

- Allez m'man, tu ne va pas te fâcher pour une petite panne de réveil. Rien de grave, il faut bien que les jeunes s'amuse de temps en temps...

- De temps en temps ? Tu te fiches de moi mon fils, tu es aussi cossard que ton père ! Tu vas me faire le plaisir de te magner le train et de filer illico au boulot !

Marie n'en revenait pas d'entendre ces mots dans la bouche de la grande bourgeoise qui habituellement choisissait toujours soigneusement son vocabulaire qu'elle mastiquait avec une articulation exagérément hachée et lui donnait un air hautain seyant à son extraction supérieure.

- Ok, calmos, répondit Henri crâneur à souhait devant son inespérée spectatrice qui soit-dit en passant restait toujours statufiée face à l'apparition magique du mâle.

- Lève-toi tout de suite avant que je m'occupe de ton cas!

- Tout de suite, tu es sûre ? Moi je veux bien t'obéir mais ne vas pas hurler au scandale parce que je me montre à poil devant cette jeune fille.

La mère ulcérée passa ses nerfs sur Marie en lui demandant ce qu'elle faisait encore à attendre là, cette gourde, au lieu de sortir de la chambre. La jeune femme prit l'issue de secours en grande panique sous l'œil courroucé de la Deneuve et poursuivie par le rire joyeux du fils.

Le mal était fait. Marie se repassait le film de cette fugitive rencontre en améliorant à chaque fois la scène. A chaque nouvelle projection, Henri était plus séduisant, plus intelligent, plus fort aussi. Il avait tenu tête à sa mère avec une décontraction déconcertante pour la jeune femme qui craignait sa tatillonne et autoritaire patronne. Pendant ce même temps, son héros, tel le grand méchant loup avait pris la décision de se mettre sous la dent ce petit chaperon rouge, certainement bien tendre. De la chair fraîche en vue à ne pas laisser traîner sur l'étalage. Il serait le premier à se jeter sur cette petite qu'il avait déjà perçu comme étant facilement impressionnable et manipulable. Lui, le roi des baratineurs n'allait pas laisser passer sa chance de la culbuter dans un buisson.

Seulement voilà, petite Marie était pieuse et prude, elle s'avéra plus résistante que prévu. La faire tomber en admiration pour lui, certes, ne fut pas difficile, passer à l'acte fut une autre histoire bien plus ardue. Henri l'enjôleur avait beau déployer tout son charme et toutes ses ressources durant leurs rencontres, Marie avait des limites bien précises, des barrières qu'il ne put jamais sauter malgré sa détermination, à justement la sauter.

Quand il atteignit enfin son objectif, il réussit aussi à mettre la demoiselle en cloque du premier coup. Henri dans la joie, la panique et la précipitation, voulant profiter de l'aubaine avant que Marie ne change d'avis, avait omis d'enfiler son doigt de latex. Et là, madame Deneuve n'a point rit en apprenant la mauvaise nouvelle. On ne joue pas avec l'honneur des jeunes filles dans une famille bourgeoise de bonne réputation. Plus précisément, on peut le faire mais en restant discret. Le coup du Polichinelle dans le tiroir comme le disait la vieille avec distinction, ça ne se fait pas chez nous. En plus avec la

bonniche, quelle honte ! Mais bon, il ne restait plus qu'à faire bonne figure devant la gente féminine de la petite ville, montrer son âme généreuse en faisant entrer cette traînée dans la famille par le biais du mariage.

Marie perdit sa place chez sa future « belle-maman », bien entendu mais le travail ne manquait pas à qui prenait la peine de chercher et elle continua les ménages à domicile presque jusqu'au terme de sa grossesse. Elle n'eut jamais autant de propositions, les commères « amies » de la mère Deneuve se l'arrachaient pour savoir ce qui se passait réellement chez la grande pimbêche, prêtes à monnayer, par avidité de potins croustillants. Marie n'était pas causante à propos de « belle-maman » et si elles étaient déçues de ne pas réussir à lui tirer les vers du nez, c'était déjà un régal pour les yeux de voir gonfler cette petite comme un gâteau victime d'un surdosage en levure et de pouvoir saluer la Deneuve dans la rue, le sourire aux lèvres, en lui faisant remarquer que sa bru était bonne travailleuse - en insistant sur « bonne » - et que le bébé serait bien portant étant donné les rondeurs déjà affichées. Bref, il lui était inutile d'espérer une fausse couche ou un enfant mort né. Le fruit du pécher ne se laisserait pas oublier.

Louise Deneuve ne décolérait pas mais restait digne et singeait le jeu de la belle-mère aimante et dévouée face aux pestes de la commune. Inutile de préciser qu'elle espérait mieux que cette mésalliance honteuse pour son fils unique.

Pendant ce temps, Marie rayonnait, amoureuse, heureuse, future maman. Comblée, elle ne voyait pas les regards hilares, n'entendait pas les médisances et avançait dans la vie la tête haute, le cœur léger. De son côté, Henri se rongait les ongles jusqu'aux coudes. Marie avait beau être mignonne comme un cœur, il ne se projetait pas encore dans la monogamie et qui plus est avec un marmot accroché à ses basques. Adieu la belle vie, la dolce vita, la fiesta avec les copains. Terminée la drague à tout va, la fièvre du samedi soir. Pour lui c'était une hérésie,

Comme si on pouvait enfermer John Travolta dans une cage ! Une image révoltante, mais maman n'en démordait pas : il se devait de réparer l'affront. Henri se retrouvait désespérément coincé, tout ça à cause d'un oubli de fermeture de capote au moment d'une brève onnée. Mamamia.

Bon gré pour l'une, mal gré pour l'autre, ils se marièrent tout de même. Tout le village était ce jour-là sur le pas de la porte. L'occasion de rire aux dépens de la Deneuve était trop belle et le spectacle était bien savoureux. Elle, vingt ans, radieuse, magnifique dans sa jolie robe blanche même si les coutures menaçaient d'exploser au niveau des hanches, le tissu trop tendu sur le ventre. Lui, vingt-six ans, les yeux rivés sur ses chaussures impeccablement polies, la moue d'un garnement privé de sucette affichée sur ses lèvres tout au long du cortège, un marié montrant autant d'enthousiasme à dire « oui » qu'un condamné qui va à l'échafaud. Le pas traînant pour finaliser le portrait.

Pourtant, c'est bien le mâle qui postula rapidement pour le rôle du boulet et qu'il assumait, il faut bien le reconnaître, pleinement. Le prince charmant ne prit pas la peine de faire semblant et s'installa confortablement dans ses pantoufles.

Habitué dès sa plus tendre enfance à être le centre du monde, parfois houspillé mais toujours protégé, pourri, gâté, par son étouffante mère ... il continua à jouer au nombril avec sa petite femme amoureuse et par conséquence aveugle.

Si nous ne parlons pas du père de Henri dans cette sombre histoire, c'est que le pauvre homme n'est plus. Sa vie fut courte et peu envieuse : il fut moralement castré par sa dominatrice de femme avant de mourir prématurément, à point, d'un accident de vélo. Peut-être la seule issue de secours qui se présenta à lui. C'est pour dire qu'il ne vécut pas dans le bonheur conjugal.

Louise Deneuve n'eut pas l'air de souffrir de son absence, habituée à l'ignorer de son vivant, et ne joua que fort peu de temps à la veuve éplorée. Le rôle de souveraine absolue lui seyait mieux et après avoir cassé son jouet, elle se rabattit sur

le rejeton adoré.

Si la reine mère espérait pouvoir continuer à régner sur toute la famille, elle se retrouva le bec dans l'eau. Le jeune couple avait d'autres projets et ne comptait pas vivre sous le toit de la Deneuve. Tous deux s'accordaient plutôt à investir dans leur propre nid. Déjà que ce mariage restait en travers de la gorge de Henri, devoir vivre sa vie de couple avec en prime sa mère sur le dos, était impossible à envisager. Il imaginait ses ébats avec Marie, en essayant d'observer le silence le plus complet, grimaçant à chaque grincement de ressort du matelas parce qu'il savait que sa mère était dans la chambre mitoyenne, la vieille espionne bigote, l'oreille collée contre le mur, prête à bondir et venir cogner à leur porte au moindre bruit suspect pour réclamer le silence ou, pire encore, s'abstenant d'intervenir mais ne manquant pas de leur jeter son regard noir et méprisant le lendemain matin au petit déjeuner. Atroce ! Il est probable que son organe fétiche ne résisterait pas à un tel traitement et qu'il finirait par déclencher une impuissance chronique ! « Non ! Je ne veux pas finir comme papa » ne pouvait s'empêcher de penser Henri, enfin décidé à rompre le cordon.

Il ne prit pas conscience à cette époque - plus tard non plus, Henri resterait toujours Henri - qu'il avait plongé sa mère dans la plus grande frustration. Non seulement en décidant de quitter la maison de son enfance il la priva de ces jouets, ces petits pions toujours à portée de main qu'elle s'amusait à déplacer ou modeler à sa guise mais il lui retira aussi son droit d'exercer sa suprématie à distance en décidant du jour au lendemain de son indépendance financière.

Malgré l'apport financier personnel et substantiel de Marie, qui grappillait telle une fourmi depuis l'invention de la tirelire, et celui de Henri soutiré quasiment de force à sa mère - il osa lui réclamer la part d'héritage de son père, ce malotru ! -, ils se mirent à dos un crédit sur vingt ans. Ces heureux jeunes bagnards n'avaient pas opté pour un manoir mais une petite

maison que Marie aima de suite, sans vitrages à croisillons, cela va de soi, lumineuse et gaie. Elle en prit soin, la mit à son goût, la rendit « propette » à l'intérieur comme à l'extérieur, avec des petits murets repeints en blanc, de belles plates-bandes fleuries et les inévitables nains de jardin.

La maisonnette se situe à la périphérie de Guilli-Les-Poils, où réside aussi la future grand-mère. Fuir la maison est une chose, fuir la localité en est une autre. La petite ville est hantée par six mille âmes et constituée d'immeubles de deux à trois étages, éparpillés de manière aléatoire parmi une multitude d'habitations individuelles plus ou moins grandes. Par exemple, grande et cossue pour Louise Deneuve, petite pour Marie Deneuve et son époux. Il y a tous les commerces de proximité souhaitables : une superette, un cabinet médical, une église, des pharmacies, deux boulangeries, trois coiffeurs et d'innombrables troquets. Guilli-Les-Poils est située à deux kilomètres à peine d'une plus grande agglomération de dix-huit-mille habitants, nommée Razetou-Les-Poils. Et oui ! Pourquoi tant de « Poils » ? Parce que ces charmantes petites villes ont poussé dans la vallée des Poils. Comme certains vivent en Bresse, en Champagne ou en Vexin, d'autres vivent en Poils. C'est comme ça.

Pourquoi ce nom tiré par les cheveux, seriez-vous en droit de vous demander ? Étymologiquement parlant, rien ne permet d'établir avec certitude sa provenance. Cependant, on sait que cette vallée se situe à la campagne et non pas près de la mer ce qui nous permet d'écarter l'hypothèse de la présence d'un camp de nudistes à l'origine de l'attribution de ce nom. Il est possible que cette région essentiellement agricole, composée de vastes étendues d'herbe soit brûlées par le gel, soit roussies par le soleil, ait donné naissance à cette appellation de Poils.

Quoiqu'il en soit, les archivistes restent dans le doute.

La ville de Razetou-Les-Poils offre toutes les commodités et complète brillamment les commerces proposés à Guilli. On y trouve des barres d'immeubles pouvant atteindre cinq à six étages, un petit hôtel, des services administratifs aussi lents

qu'ailleurs, des banques concurrentes, des agences immobilières et comme bien souvent un nombre incroyable de coiffeurs... qui dépasse étonnamment celui des bars. Il est vrai que les cheveux poussent en permanence mais les gens ont soif en permanence itou. Il y a de plus, pour le plus grand bonheur de ses habitants, un grand choix d'associations comme par exemple - pour faire bref et n'en citer que quelques unes - l'amicale des boulistes, l'amicale des supporters en tout genre, l'amicale des philatélistes, l'amicale des tricoteuses - enfin, on espère qu'elles sont amicales étant donné que ces dames sont tout de même armées. On ne peut cependant jamais tout avoir et pendant que les anciens se félicitaient de la tranquillité, voir l'immobilisme dans le secteur, les jeunes râlaient contre le climat rude et venteux dans cette campagne façon plat pays et se plaignaient de l'absence de loisirs type centre commercial géant et les kilomètres de béton qui accompagnent inmanquablement ces structures. Il faut bien se garer quelque part et les champs, c'est bon seulement pour les Rave party. Les pré-ados du coin admiraient les ados du coin qui réussissaient à fuguer un temps pour aller découvrir la vraie vie à Paris. La majorité d'entre eux revenaient parce qu'ils étaient fauchés, pas de gaieté de cœur.

Bébé numéro un, celui conçu hors mariage fut une fille. Puisque le mariage ne doit pas présenter que des inconvénients, Henri se dit qu'après tout, si il avait acquis une liberté, c'était bien celle de faire l'amour selon son envie, sans protection et sans se poser de questions par rapport aux conséquences. Ainsi le second enfant, encore une fille, naquit dans la foulée. Marie était une mère poule heureuse malgré la fatigue, l'agitation et les cris des deux fillettes en bas âge. Henri pour sa part, augmenta le son de la télévision et attendit patiemment que Marie puisse prendre la pilule avant de lui sauter à nouveau dessus. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'un Henri averti en vaut deux, deux fois Henri ne doit pas aller chercher bien loin non plus. Cette réflexion qui peut sembler affreuse, ne découle pas

d'un raisonnement sexiste mais d'une constatation des limites personnelles d'Henri. Ils refirent, malgré les nuisances sonores qui fatiguaient le papa, un troisième et dernier enfant deux ans plus tard et c'est un descendant mâle qui arriva en empruntant le même sentier glissant que ses sœurs.

On sentait bien dans cette histoire que le prince charmant ne tarderait pas à retourner grenouille, ce n'est donc pas un véritable scoop si on vous informe qu'à mesure du temps, le conjoint est devenu un con joint par force. Pas con par force, ça il a l'air d'avoir choisi l'option en toute liberté, mais joint par force à cause de la maison achetée en commun.

Durant toutes ces années, Marie trime à la fois auprès de ses enfants et en faisant ses heures de ménage alors que Henri se la coule douce. Il n'épaula pas sa femme à la maison sauf pour de menues bricoles - type changer une ampoule ou le joint d'un robinet - dont il parlera des jours et des jours comme si il avait accompli un exploit. Si Marie excédée et fatiguée, lui demande un coup de main pour l'entretien, Henri lui rétorque, sans doute avec raison, qu'après tout le ménage c'est sa spécialité à elle et que quoiqu'il fasse, elle repassera derrière pour peaufiner, lui faisant comprendre que c'est mal fait, alors autant qu'elle le fasse directement. Il faut toujours laisser l'honneur aux « pros ».

En ce qui concerne les enfants, les odeurs de caca et de vomi le répugne alors pas question non plus qu'il mette la main à la pâte ...d'autant plus qu'il fournit personnellement de gros efforts pour ne pas vomir même quand il est bourré !

L'alcoolisme n'a en effet pas tardé pas à pointer son nez puis à s'installer confortablement. Les bouteilles de pinards n'eurent pas le loisir de prendre de l'âge, pas de moisissures sur les étiquettes étant donné qu'elles n'avaient que très rarement l'occasion de visiter la cave. Ce que Henri craignait en restant chez maman se réalisa bien vite grâce aux bienfaits de sa généreuse addiction : il se retrouva avec la quéquette en berne avant l'âge requis. Il subissait la dure loi de l'équilibre précaire à



l'intérieur d'un écosystème; si les degrés augmentent, il y a une fonte quelque part en conséquence. Tout le monde sait ça.

Même que certains l'appellent l'effet « pavillon baissé », un syndrome d'origine purement rural dans le cas de Henri.

Louise Deneuve qui supportait mal le long poil dans la main de son fils quand il vivait chez elle, le soutenait maintenant face à sa bru, arguant que le pauvre était à bout de force. Elle riait surtout sous cape la Deneuve de voir Henri sombrer dans l'alcool, car si elle en voulait à Marie de lui avoir « volé » son fils adoré, elle n'avait jamais non plus pardonné à Henri, le fils unique, d'avoir séduit une bonniche et, Ô sacrilège infâme, demandé sa part du butin sur l'héritage de son père. Sur le point sensible de l'argent, sa rancune était tenace. Fils indigne.

La bourgeoise aigrie et égocentrique ne s'était pas du tout attachée à ses petits enfants, des sales mioches braillards et agités qui ne suscitaient aucunement son intérêt. En revanche, elle se délectait de voir le couple partir à la dérive, imaginant et savourant d'avance le moment où son fils viendrait vers elle pour lui demander une aide, qu'elle se voyait lui refuser avec bonheur. En attendant cette ultime et cinglante victoire, elle essayait d'assurer au mieux le rôle de composition difficile de bonne grand-mère, affichant un sourire forcé à la vue de ses trois petits enfants, et essuyant le plus discrètement possible les traces de bave que ces petits morveux laissaient sur ses joues en l'embrassant.

Marie passait sa vie à courir en tous sens pour essayer de concilier ses horaires de travail, les horaires d'activités scolaires et extra-scolaires de ses trois enfants qui avaient naturellement choisi des loisirs différents, histoire de compliquer un peu plus la tâche pour maman. Il lui fallait intégrer le temps des courses, le temps aux fourneaux pour nourrir sa vorace troupe et tout remettre en ordre plusieurs fois par jours après le passage de ces tornades. Elle pouvait inclure Henri au sein de ces catastrophes